

Un homme qui dort

Georges PEREC (né en 1936)

L'auteur

Georges Perec est un écrivain et verbicruciste français né le 7 mars 1936 à Paris 19^e et mort le 3 mars 1982 à Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne). Membre de l'Oulipo à partir de 1967, il fonde ses œuvres sur l'utilisation de contraintes formelles, littéraires ou mathématiques, qui marquent son style. *Un homme qui dort* est le troisième roman de Georges Perec, publié en 1967 dans la collection « Les Lettres nouvelles » dirigée par Maurice Nadeau.

Résumé

Alors qu'il doit aller passer un examen un matin, un jeune homme, un étudiant sans nom, ne se lève tout simplement pas. À partir de ce geste, ou de cette absence de geste, il se détache et devient indifférent à ce monde qu'il ne reconnaît plus ; il veut tout accomplir sans y accorder ni la moindre valeur ou la moindre émotion, comme si chaque action (manger, s'habiller) n'avait plus qu'une visée fonctionnelle, comme si chaque geste devait être neutre, minimal. Et d'ailleurs il ne parle presque plus, sauf pour exprimer le strict nécessaire. Immobile lorsqu'il est à l'intérieur, dans sa chambre de bonne, il dort énormément, fixe la bassine rose dans laquelle trempent ses chaussettes et écoute son voisin à travers la cloison.

Quand il sort en ville, deuxième lieu du récit, cet extérieur n'a pas plus de sens, et ses marches sans but ne semblent pas davantage rattachées à la réalité que lorsqu'il se trouve dans ce lieu insulaire qu'est sa chambre de bonne. Animé de mouvements mécaniques lorsqu'il marche dans les rues, il est le plus souvent seul, silencieux, décroché du réel. Même la lecture du journal, qu'il fait quotidiennement et méthodiquement, sans sauter une seule ligne, a perdu tout son sens.

Dans cette vie de retrait, ses sens s'exacerbent : il regarde fixement les arbres et les rues, toutes ces choses qui n'ont plus de sens. Il est fasciné par son propre détachement qui ne débouche sur rien, un chemin sans issue.

Une vie où il ne se passe rien ?

est décrit tel une non existence, la tentative de négation d'une vie par un homme à qui le narrateur s'adresse directement en le tutoyant, un étudiant de 25 ans pour qui tout commence dans ce récit par le refus de se rendre à un examen. Mais il paraît clair que le narrateur s'adresse à lui-même, dans un monologue schizophrène et sans aucune altérité, en l'absence de dialogues. Si on peut déterminer ainsi une situation initiatrice « le plus banal des maux de tête » puis une « espèce de lassitude », « tu es la proie d'un malaise insidieux, engourdissant, à peine douloureux et pourtant insupportable » et un dénouement du récit « Tu n'es plus l'inaccessible, le limpide, le transparent. [...] Tu attends, place Clichy, que la pluie cesse de tomber », pour autant ces deux moments n'apparaissent pas motivés. Si « tous les espaces se ressemblent », « tous les instants se valent » aussi : l'atopie se double d'une achronie. Achronie qui est ici négation de la durée et épuisement du devenir dans l'instant. Que le récit soit écrit presque exclusivement au présent de l'indicatif signifie et produit déjà cette suspension de la temporalité.

L'œuvre exprime la notion de « vitesse » à travers les notions de « lenteur » données au personnage principale du livre, **cet étudiant qui se résout à ne plus agir du tout et seulement se laisser guider** par le monde extérieur au point de finir par rendre sa vie insignifiante. **Il prend tellement son temps qu'il en vient même à paradoxalement le perdre.**

